

Alexandre CHAULET, mon père

Christiane Chaulet Achour

Dans *Mon père*, textes inédits recueillis par Leïla Sebbar, Montpellier, Chèvrefeuille étoilée, 2007, p. 103-116

La cuisine donnait sur une cour à laquelle on accédait par des escaliers de pierre où l'on se retrouvait pour être bien ensemble. Là, sur le seuil entre maison et jardin, elle s'était réfugiée, imprimant violemment son corps dans la surface plane du mur comme pour se convaincre de la résistance des choses. Elle avait fui l'adieu, elle ne pouvait le supporter et c'était lui qui avait fait le tour de la maison, de ses recoins, des siens pour l'au revoir. S'arc-boutant contre cette émotion qu'elle ne pouvait maîtriser comme on le lui avait demandé, elle ne l'avait pas senti arriver et s'était retrouvée enlacée dans ces bras solides qui, sans doute, l'entouraient pour la dernière fois, même si elle ne voulait pas se l'avouer. Incapable d'aller jusqu'à la porte alors qu'elle aurait tant voulu être à la hauteur, elle avait laissé partir l'image dernière... Quelques semaines plus tard, l'annonce de sa mort, surprenante malgré la maladie, mettait un terme à une adolescence que la guerre avait déjà amputé de sa spontanéité.

C'est son cercueil qui revient à Alger. Déjà ainsi, sa mort a toujours été pour moi un peu irréaliste. Seul le temps m'en a imposé la certitude.

J'ai seize ans et je dois continuer à vivre avec cette absence, nourrie de tout ce que je vais vouloir connaître de lui, de ce dont je vais me souvenir. Par bribes, par flashes.

En 1963, c'était le retour à une vie un peu plus normale, après la guerre. Je vivais une entrée dans l'âge adulte tumultueuse et inattendue dans cette Algérie nouvelle qui m'exaltait sans que je projette véritablement de quoi serait faite cette nouveauté. J'aurais pu, je crois, m'enrichir de ce père, me heurter aussi à lui, alors que cela n'avait pas été possible avec l'homme préoccupé toutes les années de guerre, par ses propres engagements et ceux de ses aînés. Quand ma mère, elle aussi, est devenue pigeon voyageur, nous étions confiés à un environnement familial et amical si dense et proche que nous n'avons pas ressenti de manque. Les beaux-frères furent mes frères aînés, protecteurs, différents du père et assurant pourtant un relais.

Equilibre et richesse des grandes familles. Lointain et proche pourtant, ce père. Jamais ne m'a quittée la fierté d'être sa fille, enracinée dans le bleu si franc et limpide de son regard, dans sa sévérité affectueuse, dans ses taquineries et ses bons mots fréquents... « Tu la sors bonne et je l'avale de grâce »... il m'a fallu des années pour comprendre et situer ! Comment m'empêcher de sourire quand je suis enfin passée devant ces deux lieux, cette fameuse Sorbonne et le Val de grâce qui ne seront jamais, pour moi, ce qu'ils sont réellement, par la grâce de la déconstruction des mots. Son accueil chaleureux, cette année après l'indépendance, à toutes ces nouvelles amies que j'ai et dont il réclame la présence à sa gauche à table pour avoir, à ses côtés, « la plus belle fille du monde »...

Alexandre est né le 14 octobre 1903 à Hussein-Dey, de parents originaires de la Côte d'Or – où je ne suis jamais allée...-. Le père, né en 1869, est affecté à Aumale en 1896, il a alors 27 ans ; la mère, née en 1883, est envoyée chez un oncle d'Algérie, à 16 ans. Elle est mariée à un ami. Invalide à partir de 1910, il séjourne avec femme et fils, chez cet oncle, à Mouzaïaville, dans un des maisons de la place et y meurt en 1914. Alexandre va à l'école primaire et au catéchisme. Sa jeune veuve a 31 ans : elle apprend la dactylographie et se met à travailler, par nécessité.

Alexandre passe le concours des bourses et est admis en 6^{ème} au lycée Bugeaud. Au lycée, il est bon élève en arabe, souhaite devenir interprète et faire une carrière dans le service des Affaires indigènes. Il est fortement marqué par un jeune enseignant d'Histoire, Charles-André Julien. Dans son dos, car elle craignait un peu son fils, ma grand-mère nous disait souvent qu'il s'était entêté comme cela à défendre « les Arabes » à cause de ce professeur ! Dans sa bouche, c'était évidemment désapprobateur.

Mais en 1920, il échoue au premier bac à cause des maths, avec une excellente note en arabe et se met au travail comme démarcheur auprès des épiciers de détail puis représentant de commerce de tissus en gros.

Ceux qui l'ont approché et aimé ont été frappé par sa personnalité de leader, forgée en partie par la vie difficile d'un orphelin de père. Il a le sens des contacts humains, il a une ouverture sociale et une rigueur morale qui ne se démentira jamais. Il a du charisme et de l'énergie et, de retour de son service militaire, il redonne dynamisme et vigueur au groupe de la Jeunesse Catholique dont il devient Président à sa majorité. C'est le début d'un engagement social constant qui le conduira très vite à organiser les premières sections de syndicats chrétiens et à rejoindre la CFTC, tout en sachant qu'en Algérie, l'action syndicale ne peut se mener exactement de la même façon qu'en France. Il a le respect de l'islam et une attention certaine à l'injustice.

Ami de Pierre Tamiatto, c'est par lui qu'il fait la connaissance de Suzanne, engagée, elle aussi, dans le social. Ils se marient à l'Eglise Saint Joseph de Bab-el-Oued, le 18 juin 1929. Le voyage de noces se fait en France pour rendre visite à la famille : côté Chaulet, Is-sur-Tille et La Machine, côté Tamiatto, Bourg-en Bresse car y réside un oncle que Suzanne aime beaucoup. En arrivant à Paris, d'autres lieux : le siège de la CFTC au Square Montholon et la rue Notre Dame de Lorette où il descend dans un petit hôtel.

Au retour, le jeune couple s'installe 3 rue Monge, l'appartement familial que tant de gens ont connu, où j'ai vécu moi-même jusqu'en 1961, année de l'OAS.

Ces noms de France nous sont appris mais on ne nous y attache pas : nous ne sommes pas de ce pays de France. Nous sommes d'Algérie.

Il est encore représentant de commerce pendant plus d'une dizaine d'années, avant ma naissance. Il amplifie ses activités syndicales. Il profite de ses déplacements pour prendre des contacts pour le lancement des sections CFTC.

Plusieurs fois par an, il sillonne, en train, les trois pays du Maghreb pour placer les tissus. J'apprendrai plus tard qu'ayant lu, à cette époque, une déclaration de Ferhat Abbas, il s'est arrêté un jour à Sétif pour le saluer dans sa pharmacie. Je fais alors le lien avec un déjeuner rue Bourlon après l'indépendance où F. Abbas et sa femme furent invités. J'ai été très impressionnée.

J'apprendrai aussi que par mesure d'économie, il ne prend pas de couchettes. Il a un grand burnous blanc dans lequel il s'enveloppe et qui dissuade certains d'entrer car ils ne veulent pas cohabiter avec un Arabe !... Il le fait sciemment évidemment : son côté farceur et sa lucidité sociale font alors jonction !

La photo : le lever de la sieste d'Alexandre à Blida dans les années cinquante.

Blida où réside sa mère et où nous passons toutes les petites vacances scolaires. Nous aimons quand les parents sont avec nous. Je crois que papa s'y ennue et il nous fait faire des parties de canasta interminables, sans nous faire de cadeau. Moi je me fais battre à tous les coups, ce qui ne lui donne pas envie de jouer. Le soir de Noël, nous remontons l'avenue de la Marne, nous passons devant le lycée Duveyrier pour aller à la messe de minuit à l'Eglise de la place. J'aime ce moment. La présence de papa est rassurante et enveloppante.

Quand il se lève de la sieste, en dehors de l'été, il porte ce burnous grège que maman a rapporté de Beni-Abbès en 1953, en poils de chameau, qui n'est plus le burnous blanc du représentant de commerce. J'en ai hérité et je m'en suis enveloppée plus d'une fois pendant les longues heures de travail pour ma thèse ou pour des articles dans les années 70 et 80. J'aime cette photo que j'ai montrée à beaucoup d'amies. Choc quand une amie zaïroise me dira : « C'était un vrai colonial ! » en la regardant... Je n'ai pas su me défendre de ce qui était pour moi une accusation injuste et incongrue.

Mes parents ont un fort sentiment de la justice sociale. Je les associe car ils ont formé, pour moi, un couple insécable, solidaire – je ne me souviens pas de les avoir vus se disputer.

J'aime savoir qu'il a été responsable de bulletins d'information de la CFTC, *L'Algérie syndicale* puis *L'Afrique du Nord syndicale*.

Une des réalisations de sa vie a été l'extension à l'Algérie, au début de 1941, du système d'allocations familiales avec le même taux pour les européens et les musulmans. L'opposition des milieux coloniaux a été farouche. C'est alors qu'il est désigné comme premier Directeur de la Caisse d'Allocations familiales, Chemin Yusuf et plus tard, rue Alfred de Musset à Belcourt. Il y entraîne d'autres du syndicat. Dans mon enfance, j'ai souvent entendu dire – et rarement de manière aimable, « Chaulet a donné les allocations familiales aux Arabes et ils font encore plus d'enfants » !...

L'assurance maladie est adoptée, non sans bagarres, en 1949. Alexandre lancera la Caisse Chirurgicale Mutualiste d'Algérie et une Caisse de prévoyance et de retraite. Depuis 1945, il a intégré aux revendications de la CFTC, l'égalité des salaires entre européens et musulmans : il faudra attendre 1951, trop tard, pour avoir gain de cause.

Tous les mois, il va siéger au Conseil confédéral de la CFTC et aime à rapporter des petites choses de Paris, des disques – Robert Lamoureux le fait rire aux larmes et on l'écoute, toute la famille réunie sur le pick-up des filles aînées -. Il est parfois absent lorsqu'arrivent fêtes et anniversaires, rituels familiaux immuables. Il rapporte quelque chose de particulier au « fêté ». C'est ainsi que pour mes onze ans, il m'a offert *La Grande Maison* de Dib, en me disant, « tu sauras un peu comment vivent les autres habitants de ton pays ». J'ai un souvenir très flou de cette lecture mais intact de cette phrase.

Ces nouveaux acquis professionnels liés à ceux plus anciens pour lesquels ils se sont battus, les fameux congés payés, les parents en bénéficient avec un premier voyage gratuit en France en 1947 pour toute la famille. Les photos me servent de mémoire.

La famille retournera en vacances en France en 1949, 1951 (j'ai 5 ans), en 1953 (j'ai 7 ans) et même en 54 (j'ai 9 ans), en allant en vacances au même endroit à Marlhes, près de Saint-Etienne. On y est avec les familles de cousins et d'amis, quelques quarante enfants de différents âges. Je ne me souviens vraiment que de 53 et 54 et cet été-là, je crois qu'on est seuls à Marlhes car les images sont celles de l'immense douleur des parents à la mort de Pierre, le frère de Suzanne et l'ami d'Alexandre.

Vacances marquantes, pour des tas de raisons et surtout, peut-être parce que j'y découvre un autre père : plus de chapeau – ce chapeau légendaire qu'il ne quittait jamais – mais un béret ; plus de souliers cirés, noirs, fermés mais des espadrilles marines ; plus de cravates, mais le col ouvert de la chemise... Les vacances, quoi !... Cela ne va jamais jusqu'au short ou à une chemisette mais les tissus des vestes et pantalons s'allègent. Il a le temps de s'intéresser à nous, les petits, en nous taquinant beaucoup.

Phrase tant entendue : « on prendra des vacances après la guerre ». L'été 54 sera le dernier été de vacances insouciantes avant l'indépendance. De 1954 à 1962, c'est la guerre qui impose son rythme à la famille.

Plus de vacances à Marlhes mais au Centre familial de Ben-Aknoun, l'œuvre conjointe de mes parents et inaugurée l'année de ma naissance. On y finit les étés depuis 1950 mais en 55, 56, 58, 59, 60, on y passe tout l'été, papa ne prenant plus de congés.

Entorses mémorables : l'été 57. Nous allons tous à Paris : des amis ont prêté une maison et nous allons voir les aînés, arrêtés en 56 et 57. Nous avons un programme de visites de Paris très organisé par maman. Une seule fois, papa nous accompagne pour nous faire visiter le siège de la CFTC... et ensuite nous emmener à Montmartre. Il serait prêt à nous gâter un peu mais maman veille au budget !

Autre entorse, l'été 61 : voyage à Tunis pour rendre visite à notre frère aîné. Nous emmenons le bébé d'Anne-Marie. Papa lui a appris à taper des mains au rythme de « A-bbas-au-pouvoir ! ». Il faut se souvenir que c'est la période des klaxons et des concerts de casseroles « Algérie-française ! »

Il ne reste pas tout le temps du séjour mais, pour la première fois, je l'ai vu se baigner. Je croyais que les parents, ça ne se baignait pas !

La guerre et l'horizon attendu prennent un air de fête. Nous échappons à l'angoisse.

Des flashes qui demeurent d'un père heureux...

... le 18 juin 1954, on fête leurs 25 ans de mariage, c'est une vraie fête. Photo souvenir longuement choisie et commentée : les deux paniers de marché de maman et déployés sur eux, les journaux syndicaux. Sacrés symboles !

... la messe du matin à 7h, toutes ces années cinquante et, sans doute pour faire passer la pilule d'un réveil aussi matinal le jour de congé, le petit déjeuner au Coq Hardi, café en haut de la maison. C'est un luxe !...

... la fête des mères en mai 59 : papa a ouvert largement sa bourse pour que nous fassions tout le repas, ma sœur et moi. C'est à cette occasion que nous avons dessiné et décoré un tableau avec la France et le Maghreb. Maman siège au-dessus des pays tenant les rênes de la

famille dispersée entre la France, l'Algérie et la Tunisie et papa est représenté par une fumée de cigarette surmontée d'un chapeau, voguant au-dessus de la méditerranée...

A partir du 13 mai 1958, il a toujours été itinérant. Il a beaucoup d'oppositions au sein de la CFTC car il fait partie des « minoritaires » sur la question algérienne. Néanmoins, il a été élu vice-président de la CFTC et son représentant au Conseil Economique et Social.

Il faudrait parler aussi de la manifestation après Charonne, de Rocher Noir, de l'année 63...

Dernier flash : mi-juillet 1962, je reviens à Alger avec maman par bateau : papa nous attend au port, j'en garde l'image précise. Son sourire, ses bras ouverts. Il m'autorise, en quelque sorte, à entrer dans cette nouvelle Algérie.



Au début des années 50 à Blida. Il a 47 ans

Christiane Chaulet Achour est née le 22 mars 1946 à Alger où elle a vécu et travaillé, excepté en 1961-1962, l'année de l'OAS. Elle a dû la quitter en janvier 1994 et enseigne à l'université de Cergy-Pontoise mais en faisant des séjours algérois conséquents.

Ses dernières parutions : *Albert Camus et l'Algérie*, éd. Barzakh, Alger, 2004 – *Nouvelles d'Algérie, 1974-2004*, anthologie, éd. Métailié, Paris, 2005 – *Jamel Eddine Bencheikh, une parole vive*, éd. Chèvrefeuille étoilée, Montpellier, 2006 - *Jamel Eddine Bencheikh – Polygraphies*, éd. du Tell, Blida, 2006.